

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 5 JUIN, 1879.

No. 41.

L'HONNÊTE HOMME.

—Oui, mon enfant. Pendant ton voyage, la marraine de Joséphine, la baronne de Beusemours, est venue habiter quelque temps le château qu'elle possède aux portes de la ville, et m'a invitée, ainsi que tes sœurs, à aller passer avec elle la journée du dimanche. Elle a été charmée de l'esprit et de la gentillesse de Joséphine, et sa fille s'est prise pour ta sœur d'une si grande tendresse qu'elle ne pouvait se résoudre à se passer d'elle. Alors madame Beusemours m'a dit :

—Laissez-moi Joséphine. Vous savez l'affection que je lui porte, ainsi qu'à toute votre famille, et vous êtes certaine qu'elle trouvera constamment près de moi la tendresse d'une mère. Beaucoup plus jeune que ses deux sœurs aînées, vous êtes obligée de lui faire une éducation isolée, et par conséquent d'être privée d'émulation, tandis que près de moi elle partagera les études de ma fille et aura les mêmes maîtres et les mêmes leçons. De plus elle prendra l'habitude du monde, et j'espère qu'elle ne me quittera que pour former un mariage brillant.

“Après bien des hésitations, j'ai cédé, mon fils, et laissé ta sœur Joséphine aux soins de madame de Beusemours. Nous sommes sans fortune, tu travailles du matin au soir pour nous; c'est, je l'espère, une charge de moins pour toi que les frais d'éducation de ta sœur ainsi supportés par un autre.

—N'y a-t-il plus à revenir sur cette décision? ai-je demandé à ma mère.

—Non, m'a-t-elle répondu en me regardant avec surprise. Madame de Beusemours est, depuis huit jours, partie pour l'Angleterre avec les deux enfants; la précipitation de son départ m'a empêché de te consulter dans cette affaire. Le comte, son mari, l'attendait afin de commencer un voyage d'une année dans la Grande-Bretagne. Voyager, c'est, selon lui, la meilleure et la plus agréable méthode de faire apprendre une langue à deux jeunes filles.

—Et voilà ce qui vous afflige? demanda le docteur à Emile, une éducation brillante donnée à votre

sœur? J'avoue que je ne partage point votre avis à cet égard, ou plutôt que je ne comprends point votre pensée. Consulté par votre mère sur la résolution qu'il fallait prendre en cette circonstance, je l'ai engagé à ne point laisser échapper l'occasion heureuse qui se présentait pour sa famille et pour Joséphine. J'avoue encore qu'à l'heure qu'il est je ne cesse point de me réjouir et de me féliciter de ce qui est fait.

—Et moi je m'en afflige, mon ami, car je ne conçois point de plus grand malheur pour une jeune fille sans fortune, et destinée à une existence obscure et bourgeoise, qu'une éducation brillante et une jeunesse passée au milieu des richesses et de l'éclat d'une grande fortune. Le jour où ma sœur, habituée au train d'une maison opulente, rentrera dans l'humble demeure de sa mère; le jour où il lui faudra échanger les vêtements de soie pour une modeste robe de toile peinte; le jour où il lui faudra passer dans le travail et l'isolement les heures que charmaient naguère le prestige et la variété des voyages les plus intéressants, jugez de la douleur qu'elle éprouvera! Jugez des regards de regret qu'elle reportera derrière elle! Le souvenir du passé lui flétrira tout le bonheur du présent. Et à quel mariage voulez-vous que ma sœur consente d'ormais? Quel modeste bourgeois songera à demander la main de celle qui aura vu dissiper, en moins d'un mois, des sommes plus considérables que celle dont se composera la dot modique qu'elle recevra de sa famille; dot amassée néanmoins si difficilement, si lentement, et acquise au prix de tant de privations et de sueurs! Voulez-vous que les doigts qui dessinaient la veille des paysages se blessent maintenant à rapiécer le linge grossier d'un ménage? Voulez-vous qu'ils se noircissent à écrire sur le livre d'un marchand les détails insignifiants de la vente de la journée? Une brillante éducation convient à une femme riche et placée par le sort dans une position élevée: elle lui convient comme des diamants. Mais de même que des diamants généraient dans un comptoir et y formeraient un contraste plus ridicule qu'agréable, de même des idées, des habitudes de grandeur deviennent des contresens si l'on a besoin de son travail pour

vivre. Les deux ou trois années de bonheur que l'on donne à Joséphine la rendront malheureuse pour le reste de sa vie. Voilà pourquoi je m'afflige de la résolution prise à l'égard de cette jeune fille.

—Vous avez raison, mon ami, répliqua monsieur Delloye, et vous avez jugé en cette circonstance avec plus de raison et d'une manière plus saine que moi. Cependant, puisqu'il est trop tard, puisque vous ne pouvez faire revenir votre sœur du fond de l'Écosse où elle se trouve maintenant, attendez un moment favorable pour engager votre mère à reprendre près d'elle Joséphine. D'ici à un an, le mal ne peut être bien grave pour une enfant aussi jeune. Quand il en sera temps, nous en parlerons à madame Dorvilliers, et il suffira de quelques observations de vous pour l'amener à votre opinion.”

Un peu consolé par ces paroles du vieux médecin, Emile et son compagnon rejoignirent leurs deux amis qui parcouraient l'allée de Fénelon, s'arrêtant à chaque pas pour entendre les paroles et les souvenirs que la moindre place de ces lieux évoquait dans l'imagination de François.

“Voici, disait-il, la pierre sur laquelle je me suis assis d'abord pour prendre un peu de repos; car j'étais encore bien faible de ma maladie et de mon séjour à l'hôpital. C'est à cette autre place que j'étais quand vous m'avez rencontré, monsieur le docteur: voici le chemin que vous prenez pour revenir à la ville, tandis que je vous suivais de loin, hésitant encore entre la bonne et la mauvaise conduite, et me demandant si j'emploierais votre argent selon vos intentions ou bien si je le dissiperais en folles dépenses. C'est ici, là, en face de cette croix plantée sur le bord du canal par quelque pieux batelier, que je fis serment à Dieu et à moi-même de devenir un honnête homme, serment que...”

—Serment que vous avez religieusement tenu et que vous tiendrez toute votre vie, interrompit monsieur Berghem. Mais ce n'est pas là ce qui m'étonne; ce que j'admire en vous, monsieur, c'est le courage ou plutôt le plaisir avec lesquels vous vous rappelez et votre misère et la position presque humiliante où vous vous trouviez autrefois. Vous en êtes fier et vous avez raison, parce que vous